

Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 50/1959 (1959)

Artikel: Les éléments sociaux et psychologiques du langage
Autor: Junod, Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-114729>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les éléments sociaux et psychologiques du langage

De tous les éléments de la personnalité, le langage est, sinon le plus important, du moins le plus apparent. Au premier abord, on est enclin à juger favorablement un enfant qui s'exprime clairement, l'ouvrier ou le vendeur qui savent utiliser le mot propre, et vous exposer de façon précise les causes de la défectuosité de votre moteur, ou les avantages de certain modèle d'appareil ménager. Au contraire, l'homme qui bredouille cherche vainement à s'imposer, et laisse une impression lamentable à ses auditeurs.

Il serait erroné de donner trop d'importance à la faculté de langage, dans l'appréciation de nos semblables. La valeur personnelle est faite de qualités bien diverses — sensibilité, finesse intellectuelle, volonté —, et le langage n'est pas toujours en rapport avec ces composants essentiels de la personne. Une certaine facilité de langage peut exister en dehors de l'intelligence, et il est de prestigieux bavards qui sont incapables de toute opération logique. Pourtant, ce n'est pas sans raison qu'on juge un homme d'après sa faculté d'expression, l'aisance, la précision, l'élégance de son langage, l'assurance, le ton, la chaleur de sa parole. Au surplus, de tous les éléments de la personnalité, le langage est le plus susceptible de modifications. Allez développer la volonté de votre élève, son intelligence ou sa sensibilité ! Pour le langage, les résultats de l'éducation sont plus visibles, plus rapides et plus tangibles. Il est donc nécessaire de cultiver le don d'expression, et c'est là une des tâches fondamentales de la famille et de l'école.

Le langage est également l'élément le plus variable de la personnalité. On a vu d'éminents personnages, éloquents par ailleurs, impressionnés parfois au point de ne pas pouvoir articuler une parole. Tel professeur de talent, très éloquent en présence de ses grands élèves, est intimidé par les visiteurs au point d'en devenir muet. Parfois aussi une présence étrangère stimule et libère. Jamais certain de nos professeurs ne se montrait plus éloquent que lorsque d'illustres visiteurs assistaient à ses leçons. Son débit s'animait, ses périodes oratoires s'amplifiaient, et son vocabulaire s'ornait des trouvailles les plus originales et les plus brillantes. Un écrivain de renom, d'âge mûr, aguerri pourtant par les voyages et des séjours dans les grandes capitales, n'ose pas regarder en face ses auditrices d'une modeste école de jeunes filles, s'empêtre dans ses phrases et débite péniblement un

texte présenté brillamment dans d'autres circonstances. C'est que, justement, une présence féminine peut constituer un élément social redoutable ! Anatole France ne considérait-il pas comme une éloquente déclaration ces mots qu'il adressa à une fort belle dame dont il était tombé amoureux, au temps de son adolescence :

« Oui, Monsieur ! »

Que l'on est éloquent dans ses rêveries intimes, ou dans ses rêves authentiques ! Si l'on pouvait noter ses discours intérieurs, certaines de nos périodes égaleraient celles des plus illustres orateurs. Un poète populaire n'a-t-il pas dit à ce propos :

« Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ! »

Dans certaines circonstances, le langage demeure indifférent aux influences sociales. Chez le petit enfant, et chez les adultes qui ne dépassent guère le stade infantile de développement, le langage n'est que support et renforcement de la pensée et de l'action. Il se manifeste dans le monologue, ou dans ce « dialogue de sourds » où celui qui parle ne se soucie pas des réactions de celui qui l'écoute. Dès qu'on s'engage dans le dialogue proprement dit, ou dans la conversation, les facteurs du milieu interviennent. Nous nous représentons les auditeurs, non pas seulement tels qu'ils sont, mais encore, et surtout, tels que nous les imaginons. Les plus belles résolutions se dissipent alors, les phrases que nous avons soigneusement élaborées s'évanouissent : l'amoureux le plus passionné devient stupide, et l'orateur du village, qui avait rédigé le plus beau des discours de bienvenue à l'intention des chanteurs de son district, finit par leur dire tout bêtement :

« Je vous la souhaite ! »

La capacité linguistique est également peu influençable chez les individus capables de pressentir les facteurs sociaux, et non seulement les faibles d'esprit, mais les brutes, les autoritaires dépourvus d'imagination. D'autre part aussi, les gens habitués à dominer de loin leur auditoire, les passionnés, les mystiques, souverainement indifférents aux réactions de leur entourage. On imagine difficilement De Gaulle, ou l'Abbé Pierre, impressionnés au point d'en perdre la parole en présence des foules accourues pour les écouter, pas plus qu'un chirurgien, ou une sœur de charité, intimidés par la présence du patient même le plus illustre.

Les avantages d'une parole aisée, et les inconvénients d'un langage embarrassé, sont encore accrus par l'effet qu'ils produisent. L'habile discoureur prend conscience de sa supériorité, il se sent encouragé, ses moyens se trouvent consolidés et stimulés par le succès, il vole vers la victoire, comme l'équipe qui marque le premier but prend l'avantage sur son adversaire. Au contraire, le bafouillage, dont on ne se rend que trop bien compte soi-même, annihile toutes vos possibilités, et l'on se sent diminuer à mesure que l'interlocuteur s'enhardit.

Ces constatations peuvent être faites chez les représentants des groupes humains les plus divers. L'agriculteur, très à l'aise dans son cadre habituel, se trouve gêné en présence d'une simple vendeuse de magasin, ou devant son capitaine, quand il s'adresse à lui pour obtenir une permission à laquelle il tient particulièrement. Le complexe de timidité en face d'un supérieur est commun. Tel loustic d'escouade, en présence de qui il est impossible de placer un mot, demeure embarrassé dans le bureau de compagnie lorsqu'il présente une requête dont dépendent ses intérêts immédiats. Et ce même capitaine qui lui répond avec désinvolture, en phrases savamment nuancées et équilibrées, n'est-il pas lui aussi saisi de timidité en présence de ses propres supérieurs, maîtres à leur tour de ses destinées ? L'instituteur le plus sûr de lui a ressenti l'inquiétude de ne pas connaître suffisamment son sujet, ou de ne pouvoir interpréter tel regard enfantin, telle conversation particulièrement animée dans un coin de la classe. Par contre, qui de nous n'a savouré les minutes bénies des exposés facilités par la réceptivité, l'amabilité, l'intérêt de nos auditeurs ? Les mots viennent alors en foule, les phrases se forment et s'ordonnent d'elles-mêmes, et les sujets les plus ardues paraissent de la plus extrême simplicité dans ces moments propices aux communications, j'allais dire aux confidences. C'est ainsi que tout maître d'école conserve le souvenir de groupes humains particulièrement accueillants, en présence desquels il a su enseigner en artiste sûr de lui et de son instrument.

Si le petit enfant est peu, ou point, sensible aux influences sociales, il n'en est plus de même de l'écolier. Dès l'âge de 5 ou 6 ans, parfois même plus tôt, la timidité vient gêner l'expression enfantine, et non pas seulement parce que « la pensée étant plus ou moins obscure, l'expression la suit, ou plus nette, ou moins pure », mais au gré des circonstances de la vie intérieure. Tel petit garçon n'est éloquent qu'en présence du jardinier de la maison. Les grandes personnes l'intimident, il se sent très petit, très ignorant devant elles, bien insignifiant. Mais l'homme fort et habile qui retourne la terre, taille les grands arbres, fait pousser les fleurs et les plantureux légumes, ce maître de la nature sauvage est plein de condescendance, de patience, de compréhension et d'intérêt. Il sait écouter, même lorsque les mots tardent à venir, car il n'est jamais pressé, lui, il n'est pas comme les autres gens qui sont toujours courant, toujours pressés de comprendre et de répondre. En présence du jardinier, notre garçonnet se sent la force d'exprimer les pensées qui s'élaborent en lui, lentement, irrésistiblement. Ailleurs, en société, il demeure de préférence muet, il est hésitant, il bafouille et s'enfonce progressivement dans son angoisse intime.

Un bambin de quatre ans, notre voisin de vacances, bégayait de façon lamentable, au grand désespoir de ses parents. Il avait une petite sœur très jolie, trop jolie, et c'est sa grand'mère qui me donna la clé de l'énigme :

« Il ne bégayait pas avant la venue de sa sœur. Mais depuis qu'elle est devenue le centre de la famille, ses parents ne voient plus qu'elle, et ils sont devenus trop exigeants à l'égard de son frère, auquel on reproche tout au monde, et particulièrement de mal parler. »

C'était donc cela, cette impuissance à s'affirmer, le doute au fond de soi, qui rendait notre petit voisin si gauche, et lui enlevait son ancienne facilité d'expression. Comme il devait souffrir, et qu'il serait bon de l'aider à surmonter son angoisse !

La tâche fut aisée. J'allais chaque matin m'installer pour lire dans un bosquet de pins dressés sur le roc, en face de la vallée ouverte sous nos pieds. J'invitai mon petit ami à m'accompagner. Quand nous fûmes de vieilles connaissances —, c'est une entreprise aisée de s'attacher un petit homme assoiffé de réconfort —, je me mis à lui raconter des histoires. Il m'aurait écouté indéfiniment. Mais je m'arrêtais aux passages les plus passionnants, et je l'invitais à me raconter le commencement de l'histoire. De même, car mes récits étaient sans fin, je lui demandais chaque matin de me rappeler où nous en étions. Les débuts furent laborieux, mais je n'eus pas l'air de m'en apercevoir. L'essentiel n'était pas la forme, mais le fond de l'histoire, dont on désirait ardemment connaître la suite. De jour en jour mon petit ami —, nous étions en vérité devenus de très grands amis —, prenait confiance en lui. Il s'exprimait lentement, mais sans plus de gêne, et, phénomène merveilleux, son aisance se manifestait également dans ses rapports avec les siens, qui s'étonnèrent, s'extasièrent, et me remercièrent avec effusion, me faisant promettre d'aller les voir à la ville. Hélas, je n'ai pas revu mon ami du temps des vacances, mais l'expérience de nos exercices d'élocution sous les pins du Valais reste un de mes plus beaux souvenirs pédagogiques !

Ces élémentaires constatations font apparaître les gens, et les groupes humains, sous les aspects les plus divers. Un styliste de ma connaissance, colonel à ses heures, parlant du mauvais langage que l'on entend trop souvent dans nos campagnes, accusait l'école qui, disait-il, ne sait pas faire parler les enfants, ni leur apprendre à rédiger correctement. J'avais à cette époque le privilège de visiter souvent des classes de campagne, et je tentai l'expérience suivante : après une prise de contact aussi naturelle et confiante que possible, je proposais aux enfants une rédaction sur un sujet familier. J'ai conservé quelques-uns de ces travaux enfantins ;

Notre funiculaire

Ce devait être ennuyeux pour les habitants de notre village, lorsque le funiculaire n'existait pas. Les ouvriers qui travaillaient dans les usines de Bienne devaient descendre à pied, ils devaient se lever plus vite le matin. A midi, ils devaient monter en hâte pour dîner, puis redescendre pour reprendre le travail. Le soir, quand ils rentraient chez eux, ils étaient bien fatigués.

La ménagère aussi était obligée de prendre « le train onze ». Et quand elle remontait, chargée de lourds paniers, elle était bien fatiguée quand elle arrivait chez elle.

Les personnes les plus à plaindre étaient les vieillards.

Quand il pleuvait, il fallait faire bien attention de ne pas tomber, car les chemins étaient glissants.

Et l'hiver, quand il y avait de la neige, on pouvait employer les luges. C'était très amusant de descendre, mais pour remonter, il fallait traîner sa luge et c'était ennuyeux.

Heureusement qu'il y a eu des personnes pour inventer le funiculaire, et nous pouvons leur dire un cordial merci.

Mes canaris

J'entends des pas... C'est papa ! Non, ce doit être grand-papa ! Eh bien non, c'est tout de même papa qui rentre de l'usine : « Mais que nous apportes-tu dans ce paquet ? Oh ! j'entends quelque chose, et ça bouge ! — Tu rêves, me dit papa. — Non, je ne rêve pas, écoute bien : cui ! cui ! c'est un oiseau ! Papa, ouvre, s'il te plaît ! »



Papa ouvre le paquet, et ô surprise, un beau canari jaune avec des reflets bleuâtres apparaît. Vite, je saupoudre de sable le fond de sa cage. J'y mets un quartier de pomme, des petites graines, et voici une arête de poisson qui lui servira à aiguiser son bec. Et n'oublions pas de lui donner encore un morceau de sucre, à ce petit gourmand !

Ses chansons se font attendre, et deux jours après son arrivée, nous ne l'avons pas entendu une seule fois : « Si nous lui donnions un compagnon,

un bon chanteur, peut-être qu'il... » suggère papa. Bonne idée ! Et voilà papa qui apporte un autre canari, le père de celui que nous avons déjà. Aussitôt installé, il se met à chanter à gorge déployée.

Si nous observons bien, nous remarquons que le plus âgé apprend à chanter à son cadet.

D'un élève de 3^e année :

Premier jour d'école

A neuf heures, la foule s'amène. Les voilà, les petits qui commencent leur première année d'école. Il y a quatre garçons et huit filles. C'est amusant de voir tous ces petits arriver.

La maîtresse a inscrit les noms au tableau, et ils viennent l'un après l'autre montrer leur nom. Ils ont de jolis sacs, de beaux crayons, de belles boîtes d'école. Toutes les choses qu'ils ont sont belles.

Ding ! dong ! La récréation sonne. Les petits sont embarrassés la première fois. Ding ! dong ! C'est la fin de la récréation. Les petits montrent les jolis sacs que leurs parents leur ont donnés.

Ce que j'aime

Ce matin, quand maman m'a appelé, je n'étais pas trop content de sortir du lit. Mais je ne me suis pas trop découragé, sachant que j'avais l'école, et je me suis dit : « L'école est assez chic lorsque nous allons nous promener ou faire de la gymnastique. » J'aime aussi rentrer à la maison pour dîner. L'après-midi je vais jouer, j'aime la balle-au-camp, le jeu de cache-cache, ou des cantons. A l'école j'aime surtout faire des calculs difficiles. A la maison j'aime bien aider à mon papa, qui est électricien, à réparer de grandes machines.

J'admire notre maison, et aussi notre école. J'aime aller à la montagne, où nous faisons de la varappe, grimpons d'un rocher à l'autre. Nous y jouons bien. Parfois nous faisons des avalanches, mais nous regardons bien s'il n'y a personne.

La naissance de Jésus

Marie s'était fiancée avec Joseph. Un jour, elle croyait entendre venir Joseph. Mais non, ce n'était pas Joseph, c'est un ange aux ailes battantes. Marie tombe à genoux. L'ange lui dit : « Je suis l'ange Gabriel, le messager de Dieu. Je viens t'annoncer une grande nouvelle. Tu auras un fils qui ne sera pas le fils de Joseph. Ce sera le fils de Dieu. »

Marie partit toute joyeuse de ce que l'ange Gabriel lui avait dit. Elle aperçoit Joseph et lui raconte l'extraordinaire événement. Joseph lui dit : « Un messager du roi Auguste a proclamé que tout le monde doit se rendre dans sa patrie. » Marie et Joseph partent à Bethléem. Arrivés là, fatigués, ils vont à l'hôtellerie. L'hôtelier leur dit : « Il n'y a plus de place, allez à l'écurie. » Joseph arrange de la paille pour dormir. Très tard le soir, Jésus est né.

Pendant ce temps, dans les champs, les bergers voient venir un ange. L'ange leur dit : « Le Sauveur est né. » Les bergers vont voir Jésus. Après l'avoir bien regardé, ils retournent aux champs joyeux. Les mages sont aussi venus offrir leurs cadeaux.

Un écolier de 9 ans raconte ainsi l'observation d'une ruche :

Les abeilles dans la ruche

Vendredi matin nous avons vu une ruche d'observation. Elle est douze fois plus petite qu'une grande ruche. Nous pouvons observer les abeilles derrière une vitre.

Chez les abeilles il y a trois sexes : la reine, les faux-bourçons et les ouvrières. La reine est la maman des abeilles. Elle pond 2000 œufs par jour, et elle a l'abdomen plus long parce qu'elle pond. Les œufs ressemblent à de petits bâtonnets longs d'un millimètre. Il en sort une

larve qui a la forme d'un croissant tout blanc, que les ouvrières nourrissent de pollen. Quand elle est grande, les ouvrières l'enferment et elle se métamorphose en chrysalide. Quand la chrysalide est transformée en abeille, elle ronge le couvercle et sort. Elle est une petite abeille, que les ouvrières doivent nourrir.

Le faux-bourdon est le mâle des abeilles. Un jour, la reine part avec tous les faux-bourdons, et c'est celui qui arrive à suivre la reine le plus loin qui est le papa des abeilles. Quand elle revient, la reine est fécondée, elle a fait un vol nuptial.

Chaque ouvrière a sa tâche. Il y en a qui récoltent le miel, d'autres nettoient la ruche ou nourrissent la reine et les larves. Elles font des provisions pour l'hiver. Elles les mettent dans des cellules hexagonales. Elles ne les font pas rondes, parce qu'il y aurait trop de place perdue. Elles ne les font pas carrées, parce qu'elles ne pourraient pas remplir les coins.

Une ruche peut produire 60 kg. de miel par année. Une ruche a jusqu'à 80 000 abeilles.

Ajoutons que j'avais fait moi-même la démonstration de ma ruche d'observation. Cette petite rédaction m'a largement payé de mes peines.

Enfin, le travail d'un garçon de 14 ans, véritable type du cancre. Un sourire béat s'épanouit sur ses lèvres. Rien ne semble l'intéresser et il demeure indifférent au milieu de l'agitation joyeuse de la classe. Un inadapté, ou un retardé intellectuel ? Une expérience nous met sur la piste. J'avais invité les élèves à écrire chaque jour l'une ou l'autre observation, sous forme d'un petit journal personnel. Voici le travail de celui que chacun considérait comme un cancre :

Mon journal

Au début de la semaine, j'ai lu dans les journaux que des tirs d'avions s'effectueraient jeudi matin et après-midi sur le terrain d'exercice de Reconvilier. A neuf heures, un vrombissement assourdissant me fait lever la tête, et j'aperçois à faible altitude quatre « Venoms », avions militaires à utilisations multiples. Ces appareils sont de plus grandes dimensions que les « Vampires ». Ils sont caractérisés par la forme de leurs ailes et leurs réservoirs en bouts d'ailes. A l'aide de jumelles, je distingue les bombes d'exercices placées sous le fuselage.

Après avoir effectué un virage au-dessus de Bellelay, les avions piquent à toute vitesse dans la vallée de Tavannes, et ils lâchent leurs bombes sur les cibles. Du Fuet, où je me suis rendu à bicyclette, j'aperçois la fumée des « rockets ». Une fois leur munition épuisée, les « Venoms » partent en direction de Dübendorf, pour y refaire leur plein d'essence, et un quart d'heure plus tard ils reviennent poursuivre leurs exercices.

Je m'étonne de cette rédaction, si riche et si précise. Le gros garçon sourit, gêné. Ses camarades interviennent : « Il a fait un album sur l'aviation. » Je me fais apporter le dit album et je reste stupéfait

devant cette collection documentaire, judicieusement présentée, enrichie de bonnes photos et de données savantes. Pour la première fois, le mauvais élève a trouvé en classe de quoi alimenter sa curiosité. Il a été compris, estimé, il se réconcilie avec l'école. Une flamme s'allumera dans ses yeux, des sujets qui hier encore le laissaient indifférent lui paraissent soudain captivants. C'en est fini du triste cancre, vivant à l'écart, s'enfonçant dans une demi-léthargie. Un esprit s'est éveillé, qu'il sera facile d'alimenter, maintenant que la personnalité s'est libérée de ses doutes, de sa mortelle gêne.

Revenons à notre colonel-styliste. Je m'étais empressé de lui remettre la moisson de travaux enfantins que j'avais rassemblés. Il en fut surpris : « Si les enfants ont vraiment travaillé sans aide, ces rédactions sont infiniment meilleures que je ne m'y attendais. » Non, les enfants n'avaient bénéficié d'aucune aide. Mais tout simplement, ils se sentaient à l'aise, et ils parlaient de sujets qui avaient piqué leur curiosité. Au surplus, Monsieur l'Instituteur me permettra de le dire, ils étaient habitués à ce genre de travaux qui leur laissent, pour ainsi dire, la bride sur le cou. Le langage n'était pas pour eux une corvée scolaire. Il était le merveilleux moyen de s'adresser au cœur et à la pensée d'autrui, de donner libre cours aux idées qui tendent à s'exprimer, pour jeter des ponts, pour enrichir et embellir l'existence. Car les conditions d'une expression aisée par le langage écrit se rencontrent également, et plus impérieusement encore, dans l'exposé oral et la conversation. Si l'école sait prolonger le milieu familial, introduire dans l'enseignement le champ, la rue, la forêt, qui constituent le domaine enchanté de l'enfant libre, le maître connaîtra les doux moments des confidences, les belles heures des communications intimes. Lorsque l'enfant peut pratiquer l'art de parler en travaillant de ses doigts, exprimer ce qu'il sent, poser les questions qui lui brûlent les lèvres, lorsque la parole est vraiment pour lui cet instrument indispensable de l'esprit dont parlait le Père Girard, les exercices de langue ne sont plus arides et embarrassés, mais vivants, personnels, passionnants, et beaucoup d'enfants apprennent la joie du prolongement de l'être par la projection de la pensée.

Reconnaissons que l'école actuelle répond mieux que celle de notre enfance aux nécessités de la vie infantine. Elle est plus foncièrement « fonctionnelle ». Mais les conditions de vie d'autrefois n'étaient-elles pas, par contre, plus « fonctionnelles » que celles d'aujourd'hui ? Nos jeux variés, qui mettaient en action notre être tout entier, muscles, imagination, raisonnement, sont-ils compensés par les apports de la technique moderne ? Bien sûr, nos enfants ont davantage l'occasion de lire, et surtout de contempler des images. Ils ont leurs journaux, leurs séances de cinéma, voire même l'écran magique. Mais parlent-ils entre eux aussi abondamment que nous ne le faisons dans nos propres entretiens ?

A propos de télévision, les Américains, qui nous ont précédés dans cette expérience, ne déplorent-ils pas les effets d'une immobilité prolongée, qui provoque un nouveau genre de paralysie ; l'enfant accroupi devant l'écran en oublie, paraît-il, de se servir de ses jambes, et il en devient prématurément cacochyme. Mais l'abus de l'image ne risque-t-il pas de provoquer une paralysie bien plus grave, celle de l'esprit ? Un instituteur de nos campagnes nous signalait, à l'époque du Championnat international de football, que certains de ses élèves étaient si profondément absorbés par la télévision des rencontres de Suède qu'ils étaient devenus incapables de toute application. Les scènes passionnantes auxquelles ils assistaient, à l'heure où depuis longtemps ils auraient dû être endormis, les hantaient au point d'annihiler tout autre intérêt, et d'excellents élèves devenaient des auditeurs dissipés et des travailleurs négligents !

Le développement de la technique ne doit pas nuire aux valeurs essentielles de la vie humaine. L'école a bien vu le danger, et l'introduction des procédés idéo-visuels comme moyens d'enseignement constitue un contrepoids aux effets pernicieux du modernisme. Mais il importe d'apprendre à se servir du cinéma, de la radio et de la télévision. Il faut savoir arrêter pour quelques instants le moteur impitoyable, donner à l'enfant l'occasion de s'exprimer tout en regardant, de l'arracher à la paresse de voir toute chose s'accomplir sous ses yeux sans qu'il ait à s'en préoccuper.

La vie scolaire ne sera jamais trop ardente, l'expression trop libre, par la parole, l'écriture, le dessin, et par l'activité corporelle. Il est plus que jamais indispensable de créer en classe une atmosphère de spontanéité, de liberté, d'initiative, qui favorisera le développement maximum de l'enfant, dans un milieu compréhensif et stimulant. Et la famille pourra contribuer à cette action de libération, en dirigeant discrètement l'enfant dans le dédale des innombrables voies qui s'ouvrent de toutes parts devant lui, et qui risquent de l'entraîner à la stérilité. L'école et la famille doivent recréer les conditions de vie sociale enfantine qui font du langage un moyen d'expression nécessaire et efficace. La discipline stricte et silencieuse d'autrefois pouvait convenir à une époque d'intense vie sociale : en un temps de rigoureuse activité industrielle, cette discipline devient néfaste. Il faut que l'enfant, s'il subit les dures contraintes d'une époque enfiévrée, trouve en classe un climat de paix et de calme, et toutes les conditions d'une activité intellectuelle, verbale et pratique. Les séances d'observation fournissent de magnifiques occasions de questionner et de répondre, de décrire et de raconter. Le dessin est un moyen d'expression, comme l'exercice de rédaction, si l'enfant est encouragé à l'effort, et aux communications confiantes. Le bavardage n'est pas toujours néfaste à l'activité scolaire : au cours de certaines leçons, pourquoi ne pas autoriser les échanges de vues, les débats qui obligent à prendre

position et à rassembler les arguments convaincants, à les développer habilement ? De même, n'est-il pas indiqué de combattre l'intérêt exclusif des écoliers pour le seul football par le retour aux jeux captivants d'autrefois, et d'ailleurs ? Les séances d'éclaireurs et de cadets, les soirées passées au camp, en fournissent abondamment l'occasion. On s'adresse à sa cheftaine aussi librement, sinon plus parfois, qu'à son père ou à sa mère, et l'atmosphère aisée du camp doit se retrouver en classe, la maîtresse ou l'instituteur étant, à un degré supérieur, cheftaine ou chef de troupe.

Dans la période post-scolaire, l'adolescent court le risque de se replier sur lui-même. Il aura perdu ses éducateurs, et rencontré un patron, des chefs, avec lesquels on n'échange que les paroles strictement nécessaires au service. C'est à cet âge que des institutions sociales adaptées au caractère inquiet et méfiant du « stupide et cher adolescent », seront les plus indispensables. Le monde adulte se montre trop pressé d'embrigader la jeunesse, alors qu'il faudrait se borner à favoriser discrètement son évolution naturelle. Lorsque les jeunes gens parviennent à s'organiser librement pour vivre pleinement et magnifiquement l'aurore de leur existence, et que le rôle des aînés se borne à seconder et à enrichir, on ne peut rien souhaiter de mieux. Ailleurs, il faut stimuler les initiatives, créer des groupements de discussions, d'entraînement, qui favoriseront les échanges d'idées en vue de l'information et de l'action.

On peut regretter les beaux côtés du temps passé, et en ce qui concerne le langage, déplorer son déclin. Mais on ne reviendra pas aux formes sociales disparues. Notre rôle, dans la défense des moyens d'expression, sera de maintenir et de reconstruire. Il est bien évident, au surplus, que les précautions les plus ingénieuses et les plus délicates, si elles en favorisent l'usage, ne créent pas l'outil : le langage lui-même, qui exige une longue préparation méthodique. Il importe de cultiver la langue maternelle, de la développer, de l'enrichir, et d'en multiplier les applications. Tout cela est du domaine de l'activité scolaire, et dans toutes les disciplines, car à quoi servirait d'acquérir un vocabulaire abondant et une syntaxe correcte aux leçons de français, et de s'exprimer négligemment dans les leçons de sciences, de géographie, d'histoire, et même de mathématiques, qui fournissent tant d'occasions de préciser la pensée et de l'orner pour observer, décrire, convaincre ? La connaissance approfondie de la langue maternelle contribue au reste à donner de l'assurance, et concourt ainsi aux mesures d'encouragement prodiguées par ailleurs.

La maison familiale, elle aussi, a sa mission à remplir dans la sauvegarde des valeurs juvéniles. Les familles ont trop tendance à vivre en vase clos. Alors qu'autrefois la rue, les champs, la place du village constituaient tout le domaine de la communauté enfantine, la création de jardins familiaux, l'emprise de la radio et de la télé-

vision, l'envahissement des revues illustrées et des journaux soi-disant enfantins, ainsi que la conquête de la rue par l'automobile, s'opposent au libre épanouissement de l'enfance. Trop d'enfants sont privés du contact avec leurs camarades, leur existence se déroulant exclusivement dans l'enceinte — bien étroite — du domaine familial. Ainsi que l'écrivait le pédagogue Walther Mosimann :

« La jeunesse vit dans un monde d'adultes. Malgré la perfection réalisée dans la construction des jouets, son domaine propre s'est singulièrement appauvri, surtout en ville, où la circulation restreint encore ses limites. C'est donc notre devoir à nous, les aînés, de rendre aux enfants l'espace dont ils sont frustrés, et de remplacer en quelque sorte les frères et sœurs qui leur manquent. Et nous le pouvons en ouvrant toutes larges les portes de nos demeures aux petits camarades de même âge, au risque que le brillant parquet devienne un parterre poussiéreux, la chambre des enfants une boutique, et que les jouets se cassent. Il est préférable qu'un plancher ou un jouet subissent des dégâts plutôt que notre enfant. En contact avec les petits camarades, sa personnalité se formera, les arêtes de son caractère s'arrondiront, et il prendra conscience de ses possibilités. Le jeu lui apprendra à renoncer à lui-même, à vivre dans le rang, à se plier à la volonté de ses amis et à respecter leurs désirs. Chaque mère devrait éprouver de la joie et de la fierté à installer un jardin d'enfants dans sa maison. Et le faisant, elle constatera que l'enfant a le désir de vivre avec les autres, et qu'il en est capable. En relation avec eux, ses impressions s'enrichissent, ses expériences s'approfondissent, et son horizon s'élargit.

Priver l'enfant de cet adjuvant important, et créateur de joie, c'est le condamner à une vie de repliement sur lui-même, dont il se libérera difficilement. Ne pas lui accorder cette source de satisfaction, c'est laisser sa vie intérieure dépérir au moment où elle est susceptible de s'épanouir. »

Le jardin d'enfants dans chaque maison ; ce serait un retour vers les temps heureux des familles nombreuses, des communautés enfantines élargies, vers les époques révolues où n'existaient pas les gratte-ciel et les rangées de maisons locatives dans lesquelles l'espace est si mesuré qu'il n'en reste plus pour l'enfant ! Les architectes de l'avenir auront à résoudre le problème du « jardin d'enfants familial. »

Ce n'est pas seulement l'enfance qui est menacée par les nouvelles contraintes sociales. Il est de toute évidence que les conditions de l'existence étaient plus favorables autrefois au développement du langage, aussi bien du langage parlé que du langage écrit. Dans les régions industrialisées à l'extrême, les occasions de parler et d'écrire sont de moins en moins nombreuses ; quelques explications d'ordre technique données par l'ouvrier à son chef, ou à son camarade d'atelier, les rapides conversations à table, dans l'atmosphère fiévreuse des

préoccupations personnelles. Et le soir, des entretiens rudimentaires au sujet d'événements sportifs, cinématographiques ou autres. Nous ne parlerons pas des discussions politiques, dans lesquelles, de plus en plus, seuls les forts ténors, secrétaires ouvriers ou députés, prennent la parole sur des sujets ténébreux. Tout était différent autrefois. Le rythme du travail, plus lent, permettait de réelles conversations entre camarades d'atelier. On se réunissait, entre midi et une heure, sur la place du village. Tous les hommes du quartier échangeaient des idées et des sentiments, on écoutait de bonnes plaisanteries, et les conversations avaient tant de charme qu'elles reprenaient à toute occasion. Il n'était pas rare de voir des ouvriers quitter leur travail pour se joindre aux groupes de discussions, et l'on se retrouvait le soir pour reprendre l'interminable confrontation intellectuelle. On se rencontrait entre femmes à la fontaine, à l'épicerie. Chacun semblait disposer de temps, une bonne volonté universelle paraissait favoriser les échanges de vues. Le facteur n'était pas pressé : il n'y avait pas jusqu'au médecin qui ne se complût à s'attarder auprès de ses malades, à les écouter longuement, leur faisant plus de bien peut-être par sa condescendance que par ses remèdes. Toute l'organisation sociale de ce temps lointain favorisait les bonnes conversations où chacun donnait son avis, où se développaient les facultés d'expression et toutes les finesses de la pensée.

Et nous parlons ici du langage populaire. Il en était bien autrement encore dans les milieux cultivés de nos populations. On se faisait visite à toute heure du jour, et l'on parlait de tout et de rien, interminablement, à table ou à la promenade. Il existait un peu partout de véritables salons littéraires, dans lesquels se rencontraient les gens de la bonne société, et où les sujets les plus variés étaient traités de façon approfondie. L'instruction de la noblesse elle-même était certes bien imparfaite : les femmes, en particulier, si elles savaient lire et écrire, connaissaient mal l'orthographe. Mais leur style était élégant, ainsi qu'en témoigne cette page d'une grande dame de Provence amie des Mirabeau, Madame de Verneuil, qui s'exprimait ainsi dans une sorte de testament spirituel qu'elle avait laissé à sa fille :

... Ce n'est pas seulement aux ouvrages de mains que je te conseille de t'occuper. Il faut que tu formes, que tu éclaires ton esprit par des lectures choisies. Evite les romans et les livres frivoles. Ils sont dangereux dans la jeunesse, inutiles à tous âges. Ils empêchent de prendre le goût des ouvrages instructifs. On finit par s'en dégoûter, il n'en reste rien et l'on n'est plus à temps de se livrer aux études solides, qui, moins attachantes au premier abord, ont d'autant plus de charmes qu'on est plus avancé, qui offrent dans tous les âges de la vie de l'amusement, de l'instruction, qui enfin portent le calme dans notre âme lorsqu'il nous survient des chagrins et des contrariétés.

Rappelle-toi les avis que Madame de Lambert donnait à sa fille.

C'est dans la jeunesse qu'il faut établir sa réputation, son crédit, sa fortune. Dans la jeunesse tout aide. Dans un âge avancé on n'a plus que la raison et la vérité qui ne gouvernent pas le monde.

Ne te laisse pas séduire par la nouveauté et quand tu seras dans une position douce et supportable, crois que tout changement est dangereux. Ne forme donc pas de grands projets, mais tâche de te faire un bonheur solide en tirant parti de tout ce qui se trouve autour de toi, en te pliant aux circonstances, sans trop chercher à faire plier les circonstances à ton désir. Il faut donc diriger avec choix sa pensée. Tâche de prendre le goût des plaisirs simples, de ceux qui sont d'accord avec la modestie et les bonnes mœurs, et qui ne trouvent point d'obstacles dans le défaut de fortune. Je t'assure, ma tendre et chère amie, que cela n'est point chimérique. Les plaisirs que j'ai goûtés en prenant soin de toi, en me livrant à mes espérances sur toi, sont supérieurs à tous ceux que j'ai goûtés lorsque je vivais dans un monde agréable et agité...

L'éducation de tes enfants doit être ton affaire la plus essentielle. Accoutume-les à une vie laborieuse, afin que s'ils sont pauvres ils ne perdent pas courage et profitent de leur jeunesse pour s'assurer de l'aisance dans un âge avancé. Développe leur sensibilité, mais évite de l'affaiblir par trop d'épreuves. Si tu raisones avec eux, fais en sorte que l'expérience leur fasse sentir la justesse de tes raisonnements. Apprends-leur à être simples, vrais, attentifs. Donne-leur de bonne heure des principes sages, et du respect pour la religion et pour les mœurs. Accoutume-les à écouter leur conscience. Nous avons au fond de l'âme un instinct sûr et qui, malgré les faux jugements, les critiques et les éloges, nous avertit quand nous faisons bien ou mal. Si tu es dans l'impossibilité de leur donner beaucoup d'instruction, apprends-leur à s'expliquer avec vérité, avec simplicité, netteté et sans prétention. Eût-on peu d'esprit, on est toujours sûr de captiver l'attention lorsqu'on raconte avec modestie et vérité, lorsque ce n'est pas de soi qu'on cherche à les occuper...

Si jamais tu pouvais t'égarer, t'oublier un moment, ô ma chère fille, songe à ta mère, parle-lui, consulte-la comme si elle pouvait t'entendre, relis cet écrit et reviens à toi le plus promptement possible. Il est de l'humanité de faire des fautes, et on peut les réparer en se hâtant.

Une lettre, à cette époque, et particulièrement dans la bonne société, constituait une petite œuvre littéraire, soigneusement écrite et solidement composée, « à la Voltaire ». Qui de nous ne conserve des lettres de ses ancêtres, qui nous enchantent par leur richesse et leurs qualités de style ! Plusieurs d'entre eux, ouvriers, agriculteurs, étaient à peine allés en classe : mais ils écrivaient beaucoup et souvent, ils exprimaient leurs pensées par le seul moyen qui était à leur portée, la lettre, alors qu'aujourd'hui il est tellement plus simple de prendre rendez-vous ou de téléphoner ! Les moyens d'expression se développaient par un usage nécessaire et fréquent : on les acquiert maintenant en classe pour ne s'en servir que rarement au cours de l'existence.

Un retour à un passé idyllique ne saurait être envisagé. De plus en plus, le travail sera soumis aux lois de la statistique et de l'auto-

mation. Mais des perspectives heureuses semblent s'ouvrir devant l'humanité en marche. La réduction du temps de travail rendra à l'homme le loisir qu'il avait perdu. Ce ne sera plus le loisir journalier, les longues pauses et les fréquentes interruptions de travail. L'ouvrier sera de plus en plus enchaîné au rythme fiévreux de la machine. Mais périodiquement, plusieurs jours par semaine, les hommes retrouveront la liberté perdue, ils pourront se vouer librement à leurs occupations préférées — ce qui constitue une des formes les plus accomplies du bonheur. Pour ce temps qui semble proche, il faudrait assurer à chacun les conditions d'une existence heureuse ; home attrayant, cercles de lecture et de distractions, camps de sports, foyers de vacances à la montagne et à la mer, offrant à chacun ce que les favorisés de la fortune avaient seuls à leur disposition au temps où ils étaient seuls à jouir de loisirs prolongés, et des moyens de les passer utilement et agréablement. Le plus grand service que l'on pourra rendre aux oisifs de demain, au monde ouvrier libéré, sera de favoriser l'épanouissement de la personne, les occasions d'étude, d'échanges de vues, de contacts entre les différentes professions et les peuples les plus divers. Ainsi que le constatait récemment un journaliste, l'automation doit être dirigée :

« Un homme qui travaille cinq jours par semaine dispose, durant ces cinq jours, de quatre à cinq heures de loisir. Cela fait déjà vingt heures. A quoi il faut ajouter le samedi et le dimanche, qui représentent à eux deux, le temps du sommeil et des repas déduit, trente heures au moins. Soit au total cinquante heures par semaine, deux cents heures par mois, deux mille heures par an, pendant lesquelles, et sans tenir compte des vacances, l'homme doit se distraire, se reposer de son travail quotidien.

Ces deux mille heures peuvent, selon les cas, et les individus, être bénéfiques, ou au contraire parfaitement nocives. Car il y a mille moyens de se distraire, et il y en a autant de s'abrutir. »

Des enfants refoulés dans un monde rétréci, les adultes assujettis à une existence étriquée, cela ne constitue pas des conditions normales d'épanouissement, et le langage est le premier des éléments vitaux à souffrir de cet appauvrissement général. Recréer le monde de l'enfance heureuse, conjurer les puissances néfastes d'un modernisme dévoyé, c'est obéir aux lois divines du développement indéfini de l'humanité.

Dans le monde futur des enfants et des hommes libérés, enrichis de toutes les valeurs personnelles et collectives, le langage reprendra une place prépondérante, car chacun aura quelque chose à imaginer et à communiquer, et il le fera tout aussi bien que ne le faisaient les éternels oisifs des familles privilégiées qui s'attribuaient, dans chaque nation, le droit exclusif de vivre dans sa plénitude toute l'existence humaine.

Charles JUNOD.